

Progéniture

Je pensais chuter. J'espérais tomber au sol et rouler loin de l'ombre de Père.

J'y étais préparé. Les jours d'été prenaient fin, et les feuilles de Père commençaient à brunir. Avec le temps, il nous avait transmis des fragments de son savoir et de son expérience de chêne, à mes frères et moi, tandis qu'il nous nourrissait. Mais cet apprentissage arrivait à son terme.

Certains de mes frères s'étaient déjà séparés de Père, et je sentais que je n'allais pas tarder à les imiter. C'était le cours des choses, mais je ne pouvais m'empêcher de songer à la cruauté de notre destinée. Père nous avait mis au monde par dizaines, pourtant la plupart d'entre nous étaients voués à ne jamais passer l'hiver. La majorité même seraient condamnés au moment où ils toucheraient le sol.

Cette chute ne vint jamais pour moi.

Un jour, un être ailé gigantesque se posa sur une branche de Père. Il était couvert de plumes brun rosé et blanches, mais son front et ses ailes étaient d'un bleu éclatant. Il ne se passait pas une journée sans qu'une de ces créatures ne se servît des branches de Père comme d'un perchoir. Parfois, elles ne restaient qu'un instant. Mais d'autres fois, elles se comportaient de façon terrifiante. Elles arrachaient purement et simplement l'un d'entre nous de sa branche, et l'engloutissaient ou l'emmenaient au loin. C'était une série de meurtres abjects, qui avait cours dans le silence et l'indifférence la plus totale. Je vivais dans l'angoisse permanente d'être emporté, à tout moment.

Cette crainte s'avéra des plus justifiées. Le monstre me saisit. Il me coupa de Père et de sa sève; de mes frères et de notre connexion. Et me fis basculer dans son bec. J'y roulai mollement. À l'intérieur régnait une obscurité totale, et l'air était tiède et humide. J'étais seul pour la première fois, et je me dis que ma mort n'était qu'une question de temps.

Pourtant, à ma grande stupéfaction, mon geôlier ouvrit son bec. Tandis que je glissais sur un tapis de feuilles mortes, il me donna plusieurs coups et m'enfonça à moitié dans le sol. Et il s'envola. Je ne sus jamais pourquoi il avait agi de la sorte. J'imaginai qu'il m'avait laissé là en prévision d'un futur repas. C'est pourquoi je n'ai par la suite pas cessé d'appréhender son retour.

Le sol était meuble, presque boueux. L'endroit était une petite clairière, que le soleil parvenait à atteindre. L'oiseau avait dû m'emmener loin de Père, car des arbres qui entouraient la clairière, je ne distinguais aucun chêne.

Je n'en étais pas encore conscient, parce que j'étais persuadé que le volatile reviendrait pour me dévorer, mais j'avais eu une chance inouïe. Les conditions étaient parfaites; bien meilleures même que si j'étais simplement tombé de ma branche originelle. Le sol était accueillant, et je n'avais a priori aucun voisin susceptible d'entraver ma croissance.

Cependant, de nouvelles inquiétudes me vinrent. Lorsque je vivais accroché à Père, la hauteur était ma meilleure défense. Je n'étais vulnérable qu'aux assauts des créatures volantes. Ce n'était plus le cas désormais.

Tout grouillait autour de moi. De petits insectes circulaient en m'ignorant, d'autres s'arrêtaient sur ma coquille. Heureusement, aucun n'avait encore eu la témérité de tenter de la percer.

Un matin, je perçus une série de vibrations rapides. C'était sans doute l'un des résidents de la forêt, qui s'arrêtaient parfois dans la clairière. Lorsqu'il arriva à ma portée, je le reconnus à son groin caractéristique et aux deux petites défenses qui l'entouraient : un sanglier. Je savais par Père qu'il s'agissait de l'un des fléaux de notre espèce. Je n'avais plus qu'à compter sur sa mauvaise vision.

Par miracle, une explosion se fit entendre non loin de là. Le prédateur se mit à détalier. Il fallait décidément bien de la chance à un gland pour espérer un jour devenir chêne. Quelle était la logique de tout cela? Père donnait vie chaque année à des centaines d'héritiers potentiels, leur transmettait son savoir et son énergie; tout cela pour qu'il ne soit même pas assuré qu'un seul d'entre nous s'en sorte. Et il ne se souciait même pas de cette hécatombe.

Tout ce à quoi je pouvais aspirer, c'était à survivre, afin de pouvoir perpétuer ce cycle sordide à mon tour. À quoi bon? Je me pris souvent à espérer que l'oiseau qui m'avait porté jusqu'à cette clairière revint pour de bon couper court à ces pensées. Au moins, ce serait rapide.

Ce ne fut pas le cas. Le moment était venu pour moi de m'étendre, de m'extraire de moi-même, de libérer cette puissance vitale si longtemps contenue et retenue dans cette carapace, qui me protégeait, mais m'isolait en même temps. Je la perçais, petit à petit, vers le bas. Je devais encore croître pour remonter et m'extraire du sol dans lequel j'évoluais à présent. Au bout de quelques jours, je sentis enfin sur moi les rayons du soleil. J'avais réussi.

J'étais né une première fois d'un bourgeon de Père, et cette fois, je l'avais fait seul. J'étais toujours aussi vulnérable, mais j'avais survécu à des dangers qui avaient certainement été fatals pour la plupart de mes frères.

J'eus la surprise de constater qu'autour de moi, d'autres de mes semblables s'élevaient hors de terre. Je n'avais aucun moyen de savoir s'ils étaient mes frères, ou issus d'autres chênes, mais nous avions presque identiques. L'un d'entre eux était particulièrement remarquable, car il arborait déjà deux niveaux de feuilles. Cependant, à bien observer celles-ci, je m'aperçus de la présence d'une fine couche blanche, poudreuse. Cela ne ressemblait pas à de la neige, et il n'y en avait de toute façon pas eu depuis des semaines. Père ne m'avait rien transmis à ce sujet. Était-ce dangereux? Contagieux? Ce jeune chêne était le seul apparemment touché.

J'allouais toute l'énergie dont la terre me faisait grâce à ma croissance. Et quelque temps plus tard, mes premières feuilles parurent. Cette étape, ce n'était rien, et c'était tout à la fois.

Si la vie de graine était déjà périlleuse, ce n'était rien comparé à celle d'une pousse. Aucune coquille ne me protégeait désormais. Pour la première fois, ma chance me fit défaut. Un matin, alors que les températures devenaient plus clémentes, une petite chenille se hissa jusqu'à l'une de mes trois feuilles et commença à la croquer. Après avoir survécu à tant de choses, serait-ce ce minuscule insecte qui allait réduire à néant tous mes efforts, et balayer tous mes espoirs?

Cela aurait pu être le cas. Mais heureusement, les prédateurs étaient également des proies dans cette forêt. Un oiseau atterri à côté de moi, saisit la chenille et s'envola. Il avait le front bleu.

Mon aînée, la pousse recouverte de la poudre blanche, était morte. Et son affliction s'était répandue à deux autres pousses plus jeunes. L'une d'entre elles, n'était d'ailleurs pas de mon espèce.

Pour l'instant, j'étais épargné. J'ignorais comment cette maladie se répandait, ainsi que sa nature exacte. Je n'eus jamais à le découvrir. La perspective de faire office de repas pour un chevreuil était l'une des innombrables menaces qui pesaient sur la tête de nous autres, plantes immobiles, comme une épée de Damoclès.

Un soir, l'épée s'abattit sur la tête de mes deux rivales, et les risques de contagion disparurent avec elles.

Des semaines, des mois s'écoulèrent. Aucun concurrent ne me volait mon eau, ma place ou ma terre. Aucun ancien ne me faisait de l'ombre, et le vent n'était jamais trop fort. J'arborais déjà plusieurs couches de feuilles, d'un vert éclatant. Je respirais la santé. Encore un tout petit peu de temps et ma tige deviendrait un tronc. Le jour viendrait enfin où l'on m'appellerait Père.

Deux animaux, d'une espèce que je n'avais encore jamais vue, s'arrêtèrent à quelques mètres de moi. Ils se tenaient sur deux pattes et étaient couverts d'écailles, ou de plumes peut-être, multicolores.

L'un d'eux émit une série de sons, différents des grognements habituels des habitants de cette forêt. Plus subtils.

"-C'est là qu'on construit l'parking."

C'est là qu'ils construisirent le parking.

(1465 mots)